

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (suite). — RÉCITS HISTORIQUES : Alexandre le Grand à Jérusalem; Mot de Turenne. — VARIÉTÉS : J'ai du bon tabac, etc.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

L'AMI D'ÉDOUARD.

Au moment où les premières teintes du jour commencèrent à colorer le ciel, les deux Malais et Darius furent sur pied et équipés pour le départ. On alla prévenir Richard, qui était assis avec accablement auprès du lit de sa femme, le visage caché dans ses mains. Il se leva en silence et sortit. Cinq minutes après, il revint avec le costume qu'il portait habituellement à la chasse, chapeau de latanier, pantalon et veste en cuir, bien serrés autour du corps pour donner moins de prise aux épines; il était armé d'un lourd fusil à longue portée, d'une paire de pistolets et d'un coutelas destiné surtout à élaguer les lianes et les autres plantes grimpantes. Malgré cet équipement belliqueux, il était si pâle, si sombre, si abattu que son aspect devait seulement inspirer de la pitié.

A la lueur d'une bougie qui éclairait la chambre, il s'approcha de la malade. Depuis qu'Élisabeth était sortie de son évanouissement, le délire ne l'avait pas quittée, et elle n'avait prononcé que des paroles sans suite; cependant, lorsque son mari se pencha vers elle pour l'embrasser, elle ouvrit les yeux

et dit, avec un accent dont rien ne saurait peindre le caractère navrant :

« Mon Richard, je vais vous attendre, *lui et toi!* »

Le colon balbutia quelques paroles en pleurant; mais déjà Élisabeth ne l'entendait plus. La force de la situation n'avait pu dominer qu'un instant le mal qui la dévorait, et le délire était revenu aussitôt.

Palmer s'en aperçut, et, après avoir donné un dernier baiser à sa malheureuse compagne, il fit un effort pour s'arracher à cette scène de douleur. Mais alors il se sentit doucement retenu dans les bras de sa sœur et

de sa nièce. Mme Surrey, toujours raisonnable et comprenant l'inutilité de certaines recommandations, pleurait en silence. La petite Anna, pâle et frémissante sous ses vêtements de nuit, disait en joignant les mains :

« Oh! n'est-ce pas, mon oncle, que vous me rendrez mon cousin Édouard? »

Palmer détourna la tête.

« Adresse-toi à Dieu, Anna, dit-il d'une voix sourde, à Dieu qui seul aura le pouvoir de me faire revenir ici avec ce malheureux enfant!

— Surtout revenez, Richard! murmura Mme Surrey en sanglotant.

— Et revenez promptement, » ajouta le docteur à son tour.

Richard se dégagea des étreintes de sa nièce et de sa sœur.

« Que voulez-vous dire, van Stetten? demanda-t-il avec angoisse, l'état d'Élisabeth présenterait-il du danger?

— J'espère que non;

mais la secousse a été rude, et les transports au cerveau ne sont pas de favorable augure dans ce climat



Il fit un effort pour s'arracher à cette scène de douleur. (Page 321, col. 2.)

maudit... Nous aurions besoin d'une bonne nouvelle pour opérer une réaction avantageuse sur le moral de la malade. »

Richard sentit, malgré la réserve du médecin, que l'existence de sa femme allait aussi dépendre du résultat de sa périlleuse entreprise; cependant il se tut, donna un dernier baiser à sa famille et sortit précipitamment de la chambre.

Van Stetten le suivit dans le vestibule, où attendaient les deux Malais et Darius; il semblait avoir quelque chose à dire au colon, bien qu'une espèce de honte l'empêchât d'exprimer sa pensée. Comme Richard le suppliait de quitter la malade aussi peu que possible pendant son absence :

« Comptez sur moi, Palmer, répliqua le docteur; je m'établis ici jusqu'à votre retour. Mais, de votre côté, ne pourriez-vous faire quelques observations sur cet animal si rare et si peu connu, l'orang-outang? Vous ne sauriez croire combien ces observations seraient précieuses pour la science; et si seulement vous aviez l'occasion de mesurer son angle facial, ou de vous assurer que le pouce de ses pieds n'est pas *opposable*, comme le soutiennent certains voyageurs... »

Richard fit un geste d'impatience; cependant il serra une dernière fois la main du docteur, puis il quitta l'habitation avec les trois hommes désignés pour l'accompagner.

La terre était encore plongée dans les ténèbres, mais une faible lumière commençait à blanchir le ciel vers l'orient. Il fallait donc se hâter pour atteindre la forêt avant que le retour du soleil eût déterminé l'orang à s'enfoncer plus avant dans les bois. Le tonnerre et la pluie avaient cessé, quoique le vent soufflât encore avec une certaine force et que de grands nuages traversassent rapidement le zénith. Les chasseurs ne pouvaient marcher sans d'extrêmes précautions sur ce terrain bouleversé : là c'étaient des pierres ou des troncs d'arbres apportés par les torrents; plus loin c'étaient des flaques d'eau bourbeuse qu'il fallait éviter. Le sol avait complètement changé d'aspect en une seule nuit : des plantations entières avaient disparu, des ravins profonds sillonnaient les champs cultivés; l'œil le plus familiarisé avec ces localités ne pouvait les reconnaître sous la couche de boue et de sable, sous les feuilles, les branchages et les débris de toutes sortes dont elles étaient couvertes en ce moment.

Mais Richard avait d'autres sujets d'observation. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la forêt vierge, au-dessus de laquelle apparaissaient les premières lueurs du matin; parfois il les attachait sur les hommes hardis qu'il avait associés à ses fatigues et à ses dangers, comme pour juger du degré de confiance qu'il devait mettre en eux.

Le nègre et les deux Malais étaient vêtus, à peu près comme lui, d'habits de peau épais et bien serrés au corps; contre leur habitude, ils portaient des espèces de bottines ou de sandales pour protéger leurs pieds contre les épines ou les aspérités des rochers. Outre leurs longs fusils, leurs pistolets, leurs criss ou coutelas recourbés, ils étaient chargés de provisions et de bagages indispensables dans une pareille excursion. Boa pouvait avoir une quarantaine d'années, âge avancé dans ce climat dévorant, et sa taille était un peu au-dessous de la moyenne. En revanche, ses muscles d'acier qui saillaient sous sa peau d'un jaune olivâtre,

témoignaient d'une vigueur infatigable. La bonne harmonie semblait régner entre lui et Tueur-d'Éléphants; non pas que de pareilles gens fussent accessibles aux sentiments d'humanité et de pitié qui eussent dû les soutenir dans leur entreprise, mais ils comptaient partager la récompense promise après le succès, sauf à se battre quand viendrait le moment du partage. Seul le nègre Darius s'exposait au péril par dévouement pour son maître et pour l'enfant perdu. Malheureusement, Darius était le plus faible, le moins expérimenté des trois, et peut-être devait-il avoir besoin lui-même du secours de ses hardis compagnons.

Boa, sur la recommandation du gouverneur, avait amené un allié dont les services pouvaient aussi ne pas être à dédaigner dans l'occasion; c'était un énorme chien au poil hérissé, à la mine féroce, mais intelligente. Ce chien avait au cou un collier garni de pointes de fer, et il était retenu par une solide attache de cuir. Doué d'un excellent odorat, il marchait le nez collé contre le sol; quand il rencontrait la trace d'une de ces bêtes fauves que l'orage avait chassées de leur retraite pendant la nuit, il tirait sa laisse en grondant, et son maître avait peine à lui faire abandonner la voie.

Telle qu'elle était, cette petite troupe semblait parfaitement appropriée aux exigences de la situation, et, sous la conduite de Palmer, elle ne pouvait manquer de réussir dans son entreprise, si toutefois l'entreprise ne se trouvait pas au-dessus des forces humaines.

En dépit des détours et des tâtonnements, on atteignit la forêt avant que les premiers rayons du soleil se fussent montrés à l'horizon. Des trombes avaient renversé des massifs d'arbres entiers; les fougères gigantesques, les broussailles étaient abattues à certaines places, comme si elles eussent été piétinées par des troupeaux d'éléphants; des branches fraîchement cassées jonchaient le sol; une eau écumeuse, chargée de sable et de débris, remplissait tous les creux. Le bombax lui-même, ce géant qui avait supporté pendant tant de siècles le renouvellement des saisons, n'avait pas été épargné : la foudre avait brisé sa cime, fendu son tronc robuste, dispersé au loin ses magnifiques grappes de fleurs pourprées.

Ce fut pourtant vers cet arbre, sur lequel l'orang avait été vu la veille pour la dernière fois, que se dirigèrent les chasseurs. Lorsqu'il en approcha, Richard s'aperçut qu'il marchait sur les débris du krouboul, la fleur merveilleuse qui avait attiré son fils deux jours auparavant dans ce lieu fatal, et il poussa un douloureux gémissement à ce souvenir.

Les Malais se consultèrent au sujet de la route à prendre; mais on ne crut pas prudent d'entrer plus avant dans le bois tant que les ténèbres ne seraient pas dissipées. Heureusement, il ne fut pas nécessaire d'attendre longtemps; la lumière jaillit bientôt, et laissa voir nettement le contour des objets environnants. On n'apercevait pas le soleil, car des masses sombres de nuages couvraient toujours le ciel; mais il devenait possible maintenant de reconnaître les difficultés et les dangers du chemin, et quelques chants d'oiseaux, s'élevant au milieu des frémissements de la brise expirante, annonçaient le réveil de la nature après la crise effrayante de la nuit.

Alors Boa se tourna vers Darius et lui dit brièvement :

« L'habit de l'enfant? »

Le noir tira de son sac un objet de petit volume ; et Richard reconnut, avec un mélange d'attendrissement et de surprise, un des vêtements de son fils.

« Que voulez-vous faire de ceci ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Maître va voir, » répliqua Darius.

Et il remit le vêtement à Boa. Celui-ci le prit et le fit flâner à son chien.

« Je comprends, » s'écria Palmer, c'est une sage pensée !... Oh ! si cette brave bête retrouvait la trace d'Édouard ! »

Les deux Malais l'invitèrent par signe à garder un rigoureux silence, et Boa dit au chien :

« Cherche, maintenant. »

L'animal aspira les diverses émanations dont l'air était chargé, et parut hésiter quelques instants ; mais bientôt il se tourna vers la forêt vierge, renifla d'une manière plus bruyante, et finit par regarder obstinément du même côté, en tirant sa laisse et en agitant à la fois la queue et les oreilles.

« Il sent ! » prononça Boa.

Rien ne saurait rendre la joie qu'éprouva Richard ; son cœur paternel bondit dans sa poitrine, et il allait laisser échapper un mot, quand Tueur-d'Éléphants l'arrêta de nouveau :

« Ne parlez pas, dit-il à voix basse, ou l'orang s'enfuira vite avec Édouard. Marchons sans bruit ; l'homme des bois a l'oreille fine et peut-être voudra-t-il défendre l'enfant ; un coup de massue étendra mort celui de nous qui s'y attendra le moins. »

Richard, comprenant la sagesse de ces précautions, ne répliqua pas ; il vérifia l'amorce de son fusil, et, après avoir invité Darius à se tenir près de lui, il suivit Tueur-d'Éléphants et Boa, qui s'engageaient déjà dans la forêt sous la conduite du limier.

L'animal, au lieu de coller son nez à terre, selon l'usage des chiens de chasse, marchait la tête haute en reniflant fréquemment. Plusieurs fois il voulut donner de la voix ; mais toujours une secousse, communiquée à son collier par Boa, venait couper court à ces velléités dangereuses.

Il entra dans la forêt vierge par un point extrêmement fourré, et en apparence tout à fait impénétrable pour un être humain. Cependant Boa, comme s'il eût voulu justifier son surnom, s'y glissa derrière le chien et disparut en silence au milieu des arbustes épineux. Les autres chasseurs découvrirent un passage moins difficile, bien qu'ils ne pussent s'y engager que un à un et en rampant. A quelque distance de la lisière du bois, l'absence d'air et de soleil rendait les arbustes moins compactes, moins vigoureux. Toutefois, l'on gagnait peu de terrain, et une demi-heure de cette marche pénible n'avait pas conduit les chasseurs à plus de cinq ou six cents pas du grand bombax.

Bientôt on se trouva dans une clairière remplie de blocs de basalte abrupts et entassés sans ordre. Des fougères arborescentes et des herbes colossales, qui semblaient appartenir à la végétation antédiluvienne, essayaient de cacher ces rocs pittoresques, dont les fentes nourrissaient pourtant quelques-unes des fleurs admirables que nous cultivons à grands frais dans nos serres chaudes. Autour de cette espèce de place, des lianes immenses pendaient en festons aux palmiers, aux ébéniers, aux pandanus, aux casuarinas et formaient d'innombrables arceaux de verdure ; quel-

ques arbres avaient été renversés, les uns par la tempête récente, les autres par d'anciens orages ou par les années ; mais tous étaient ensevelis dans des amas de plantes grimpantes et de ces splendides orchidées qui vivent parasites sur les vieux troncs. Quelques oiseaux aux couleurs de pierres précieuses, bec-fleurs, colibris, sucriers, voltigeaient autour de ces corolles odorantes, encore humides de pluie, et une odeur suave parfumait l'atmosphère, comme il arrive dans les jardins à la suite d'un orage.

En cet endroit le chien se mit à marcher d'un pas rapide ; il précipitait les mouvements de sa queue ; et il eût fait entendre des aboiements, si son maître ne l'en eût empêché par les rudes secousses de la laisse. Mais en surveillant le limier, Boa fit signe à ses compagnons d'être sur leurs gardes et lui-même apprêta son fusil.

Tout témoignait en effet que l'enfant n'était pas éloigné, non plus que son ravisseur, et la prudence devenait de plus indispensable. L'orang avait peut-être éventé les chasseurs, peut-être était-il déjà en embuscade avec sa terrible massue. Il fallait constamment regarder à droite et à gauche, surtout scruter le feuillage au-dessus de soi, car la mort pouvait arriver comme la foudre. L'orang ne manque jamais son coup et tous ses coups sont mortels.

Aussi les chasseurs, en se traînant dans les hautes herbes, à travers mille obstacles, étaient-ils attentifs au plus léger mouvement, au moindre bruit. Une feuille agitée par le vent, un pic frappant de son bec un morceau de bois pourri, un singe de petite taille jouant dans les lianes, leur faisaient vivement retourner la tête, et ils ne se remettaient en marche qu'après avoir reconnu exactement l'objet de leurs alarmes. Ils étaient absorbés par cet important examen, quand Boa, qui les précédait de quelques pas, s'arrêta tout à coup, et, posant à terre la crosse de son fusil, les appela du geste. Ils se hâtèrent de le rejoindre, et, rassurés par son attitude calme, ils se relâchèrent un peu de leur vigilance.

Au pied d'une énorme roche qui surplombait, était un enfoncement assez profond où plusieurs personnes auraient pu se trouver à l'abri pendant l'orage de la nuit précédente. Or, il était visible que cette espèce de niche avait été occupée récemment ; une grande quantité de mousse sèche y formait un lit ; de larges feuilles de vacoi y avaient été apportées pour servir de couverture. Quelques débris de noix de coco et de plusieurs autres fruits sauvages étaient dispersés à l'entour, comme pour attester que ceux qui avaient cherché sous cette roche une retraite temporaire n'étaient pas partis sans avoir déjeuné.

XIII. L'enfant retrouvé et perdu.

C'était là ce que Boa examinait avec tant de soin, et il retenait fortement le limier qui, le cou tendu, voulait fouler cette couche rustique. Lorsque les autres chasseurs furent près de lui, le Malais, écartant les feuilles avec précaution, montra deux formes, l'une grande, l'autre petite, distinctement empreintes dans la mousse. Il posa le doigt tour à tour dans chacune d'elles, et dit d'un accent de triomphe :

« Ici l'orang... là Édouard. »

Tueur-d'Éléphants et Darius semblaient convaincus de la justesse de cette observation, mais Richard manifesta des doutes.

« Impossible, dit-il ; nous ne sommes pas ici à

plus d'un demi-mille du grand bombax au pied duquel nous nous arrêtaâmes hier au soir. Si mon enfant et cet horrible singe avaient passé la nuit si près de nous, ils eussent pu entendre nos cris et Édouard n'eût pas manqué d'y répondre.

— Et le vent, et la pluie ! dit le Malais ; mais le maître va voir. »

En même temps il rendit la main au chien, qui se mit à flairer le lit demousse avec avidité. Bientôt l'intelligente bête, comme si elle eût voulu confirmer les assertions de Boa, tira de dessous les feuilles un petit morceau d'étoffe que Richard, tout en larmes, reconnut pour avoir fait partie des vêtements de son fils.

« Il est donc bien vrai que l'orang a épargné ses jours ! s'écria-t-il ; mais regardez bien, mes amis ; ne reconnaissez-vous à aucun signe qu'Édouard est malade ou blessé ? »

Les Malais examinèrent de nouveau la mousse brin à brin ; on n'y voyait nulle trace de sang, et parmi les restes de fruits épars autour du rocher, il s'en trouvait plusieurs qui, sans aucun doute, avaient été grignotés par une bouche plus délicate et plus mignonne que celle de l'homme des bois. On pouvait conclure de ces diverses circonstances que non-seulement Édouard n'avait pas de blessure sérieuse, mais encore que, malgré son chagrin inévitable, il avait conservé tout son appétit.

« Mais alors, où donc est-il ? demanda Richard avec anxiété.

— Pas loin, répondit Boa ; le lit est encore un peu chaud.... Pas de bruit. »

Déjà le chien avait abandonné le creux du rocher et rôdait çà et là, le nez collé au sol, comme s'il eût rencontré une piste régulière. Il y avait donc lieu de croire que l'enfant, en quittant la couche où il avait passé la nuit à côté de son farouche gardien, avait eu la liberté de marcher, et que si l'on suivait sa trace avec patience, on parviendrait enfin à le rejoindre. Cependant cette espérance ne fut pas de longue durée. La trace aboutissait à un amas de troncs d'arbres renversés et pourris qu'un si jeune enfant n'aurait pu fran-

chir sans aide ; aussi finissait-elle brusquement. Là, sans doute, l'orang avait pris Édouard dans ses bras pour le transporter par la voie aérienne, la voie de terre présentant trop de difficultés.

Cette certitude consterna les chasseurs ; mais les Malais, après avoir examiné attentivement la disposition des lieux, devinèrent avec sagacité la direction que le ravisseur avait dû choisir. On tourna plusieurs obstacles, et quand on atteignit un emplacement où les oluni permettait de marcher plus aisément, le chien retrouva tout à coup la piste qu'il avait perdue.

Boa, par diverses expériences, voulut constater la réalité de cet important résultat ; mais le limier paraissait sûr de son

fait et précipitait le pas, son nez collé à terre comme auparavant. Bientôt on n'eut plus de doutes ; dans un endroit où les torrents avaient laissé du sable humide, on vit nettement imprimées deux traces parallèles ; l'une était celle d'un pied énorme, au pouce largement espacé et d'une conformation particulière, l'autre était évidemment celle d'un enfant.

Toutes les deux paraissaient si fraîches, qu'elles avaient dû être faites peu d'instants auparavant.

Richard ne pouvait contenir sa joie.

« Mon Dieu ! murmura-t-il en levant vers le ciel ses yeux humides, avez-vous vraiment décidé dans votre sagesse qu'il nous serait rendu ? »

Mais ses compagnons l'invitèrent de nouveau à garder le silence, et l'on jugeait à leur air soucieux qu'en dépit de ces chances plus favorables, ils ne considéraient pas encore la partie comme gagnée.

On s'était remis en marche et l'on suivait maintenant une espèce de sentier qui semblait avoir été tracé par quelque animal de grande taille, hôte ordinaire de ces solitudes. Ce sentier était capricieux, irrégulier, inter-

rompu à chaque instant par des souches d'arbres et des plantes grimpantes. La vue ne pouvait donc s'étendre au delà d'un cercle de quelques pas, et l'on ignorait absolument à quelle distance on se trouvait de l'orang et de son prisonnier. Cependant le chien mon-



C'était là ce que Boa examinait avec tant de soin. (Page 323, col. 2.)



L'orang montrait pour lui une véritable sollicitude. (P. 326, c. 1.)

trait une ardeur de plus en plus vive, et l'on devait s'attendre à les apercevoir d'un moment à l'autre. Aussi les chasseurs se traînaient-ils avec précaution derrière Boa, l'œil attentif et le doigt posé sur la détente de leurs fusils.

Cette constance ne devait pas être sans résultat. Au bout du sentier, les courageux chercheurs d'aventures

entrèrent dans une partie de la forêt d'un aspect majestueux et solennel, où ils trouvèrent la récompense de leurs fatigues.

Des arbres, d'une prodigieuse grosseur, régulièrement espacés, soutenaient une triple voûte de feuillage sous laquelle pénétrait à peine un jour oblique et affaibli. On eût dit de ces énormes piliers qui décorent les



« Edouard, mon cher petit Edouard ! » (Page 327, col. 1.)

cathédrales gothiques ; des milliers d'années peut-être avaient été nécessaires à ces troncs noueux, à ces racines colossales pour prendre ce merveilleux développement. Il y avait sous cette voûte des échos comme dans les grands édifices, et le babillage des perruches qui jouaient sur les limites de la zone obscure, sans oser les franchir, s'y répétait d'une manière funèbre. A travers le tissu serré des branches et du feuillage, il eût

été impossible d'apercevoir la moindre partie du ciel. Aussi toutes les plantes fleuries et odorantes, qui ont besoin pour vivre d'air et de lumière, avaient-elles disparu, même ces orobanches parasites, ces orchis aux couleurs éclatantes qui poussent partout dans les forêts sumatriennes.

Le sol était seulement revêtu de lichens jaunâtres au milieu desquels croissaient des champignons, des

agarics et autres cryptogames aux formes bizarres, amis de l'humidité et des ténèbres.

Or, à la lueur blafarde qui se glissait dans les profondeurs du bois, les chasseurs venaient enfin d'entrevoir deux espèces d'ombres qui se mouvaient à une certaine de pas en avant; leur regard exercé ne tarda pas à reconnaître l'orang et le jeune Palmer. L'homme des bois, remarquable à sa haute taille et à ses longs bras, s'avancait lentement, appuyé sur un bâton qui lui servait à la fois de soutien et de défense. À côté de lui, Édouard, sans chapeau, les vêtements déchirés, marchait en faisant entendre les gémissements prolongés, nonchalants, que poussent les enfants mutins fatigués de pleurer; ces gémissements, répétés par l'écho, formaient un murmure triste et continu qui serrait le cœur. Cependant l'homme des bois ne paraissait exercer aucun mauvais traitement sur son petit compagnon; au contraire, il montrait pour lui une véritable sollicitude. Il s'arrêtait parfois pour l'attendre; l'enfant avait encore les mains pleines de fruits sauvages, de baies comestibles que son ravisseur recueillait pour lui aux arbres du chemin. L'orang semblait prendre à tâche de lui épargner toute fatigue, d'écarter de lui tout danger; souvent il lui passait la main sur le dos comme pour le caresser. Cette affection si visible rendait plus périlleuse l'entreprise des chasseurs, car évidemment l'orang n'abandonnerait pas sans combat une proie qui lui était si chère.

À la vue de son fils, Richard laissa échapper un faible cri; mais un mouvement rapide de Darius et un regard impérieux des deux Malais lui rappelèrent l'obligation de se contenir. Par bonheur, le frémissement du vent qui venait de s'engouffrer sous les longues arcades de verdure avait couvert cette exclamation arrachée par un sentiment irrésistible; sans doute l'orang, dont l'ouïe pourtant était d'une finesse étonnante, n'avait rien entendu, car il ne s'était pas retourné. Cependant, il pouvait, d'un moment à l'autre, par l'effet de sa défiance naturelle, regarder en arrière, et comme les chasseurs n'avaient aucun moyen de se cacher, cette circonstance se présentant devait tout perdre.

Il était urgent de prendre un parti; l'orang et l'enfant s'éloignaient toujours, et sur ce terrain nu il semblait également impossible de les poursuivre ouvertement ou de les surprendre. Palmer et ses gens s'étaient jetés à plat ventre derrière une grande fourmière abandonnée, et Boa s'était empressé de museler son chien dont les services devenaient inutiles pour le moment; puis, tandis que l'un d'eux suivait de l'œil chaque mouvement de l'orang, les autres se mirent à délibérer.

Un plan fut bien vite arrêté. On convint que Richard et le nègre continueraient directement la poursuite, en se glissant d'arbre en arbre et en prenant toutes les précautions pour ne pas être remarqués du défiant animal; pendant ce temps, Boa et Tueur-d'Éléphants tâcheraient, en faisant un détour, d'atteindre avant lui un bouquet de cocotiers situé à quelque distance, et vers lequel il se dirigeait avec son petit prisonnier; ainsi l'orang se trouverait cerné, et l'on parviendrait peut-être à opérer la délivrance d'Édouard. Ce plan présentait bien des difficultés, et le succès en paraissait douteux, mais il était le seul réalisable, et on songea sur-le-champ à l'exécuter.

Les Malais revinrent donc un peu sur leurs pas, et, se jetant dans des halliers touffus, ils ne tardèrent pas

à disparaître. De leur côté, Richard et Darius ne perdirent pas de temps; ils avançaient en se courbant et en profitant pour se cacher de tous les obstacles de la route. Les mousses et les lichens dont le sol était couvert favorisaient cette manœuvre, parce qu'ils amortissaient le bruit de leurs pas. En arrivant à portée de fusil, ils devaient tirer sur l'orang, sans attendre leurs compagnons; mais ils avaient à se défier de leur ardeur et à prendre garde de tirer de trop loin, car dans ce cas ils risqueraient d'atteindre l'enfant ou de ne blesser que légèrement l'orang, ce qui ne manquerait pas de le rendre plus terrible encore.

En dépit de leurs efforts, ils gagnaient très-peu de terrain sur ceux qu'ils poursuivaient. À chaque instant il leur fallait demeurer immobiles pour échapper aux regards de l'orang, qui se montrait inquiet, comme si son instinct l'eût averti de l'existence d'un danger. Ces mouvements multipliés et fatigants retardaient considérablement leurs progrès et causaient au pauvre père une mortelle impatience.

Cependant l'orang et Édouard avaient franchi les limites de cette partie de la forêt vierge qu'on pouvait appeler la partie ténébreuse, et ils venaient d'atteindre le bouquet de cocotiers. Une lumière éblouissante les inondait maintenant et on les voyait distinctement malgré la distance. Tout à coup ils s'arrêtèrent; Palmer craignit d'abord qu'ils n'eussent pris l'alarme; mais l'attitude calme de l'orang le rassura. Du reste, cette halte fut bientôt expliquée; l'orang se coucha par terre au bord d'une flaque d'eau de pluie et se mit à boire avec avidité, tandis qu'Édouard, plus délicat, puisait l'eau dans sa petite main et la portait plusieurs fois à ses lèvres, pour apaiser la soif qui le dévorait.

Le moment était précieux; Richard et le nègre, bannissant toute précaution, s'élancèrent en avant. Ils dévoraient l'espace; mais Richard allait bien plus vite que Darius qui, chargé de lourds bagages, ne tarda pas à rester en arrière.

Palmer ne songeait plus à l'attendre et courait toujours à perdre haleine; mais il dut s'arrêter de nouveau. L'orang se relevait et regardait autour de lui d'un air craintif. Le colon se coucha jusqu'à ce que son adversaire se fût remis en marchant; il frémissait de colère et serrait convulsivement son fusil entre ses mains; mais il était trop loin pour oser faire feu. Il eut quelques minutes d'angoisses cruelles. L'orang allait-il continuer de marcher avec l'enfant, ou bien emporter sa proie sur les arbres, ce qui semblait être son mode favori de voyager? Le hasard, ou plutôt la Providence, se chargea d'arranger les choses mieux encore qu'on n'eût osé l'espérer.

Les cocotiers au pied desquels se trouvait la flaque d'eau étaient chargés de fruits mûrs de la plus belle apparence. L'orang, avec cette soudaineté de résolution qui caractérise les quadrumanes, jeta sa massue et se mit à grimper sur un de ces arbres, dans l'intention évidente d'en recueillir les noix. L'enfant resta seul sur le bord de l'eau; mais, ne sachant où aller, il dut attendre son pourvoyeur, et s'assit à terre sans cesser de pleurer tout bas.

Palmer alors reprit sa course avec une impétuosité frénétique. L'émotion le suffoquait, ses tempes battaient, son cœur bondissait dans sa poitrine. Son fils, cet enfant perdu, l'espoir et la joie de sa famille, était là devant lui: il allait le toucher, le presser dans ses

bras, et cette fois la mort seule pourrait l'en séparer. Darius, qui avait rejoint son maître, ne montrait pas moins d'ardeur. Pour être plus agile à la course, il avait jeté sur la mousse le fardeau qui l'écrasait, et, armé seulement de son fusil, il se tenait prêt à payer bravement de sa personne au moment du péril.

Déjà Richard n'était plus qu'à une courte distance de son fils, et il pouvait observer certains détails navrants qui lui avaient échappé jusque-là. Le pauvre petit garçon n'avait plus que des lambeaux de vêtements; son visage pâle, fatigué, aux yeux rouges et battus, était sillonné, ainsi que ses mains, d'écorchures sanglantes dont l'orang, en dépit de toutes ses précautions, n'avait pu le préserver. Il y avait dans son attitude un abattement, une tristesse, un désespoir que rien ne pourrait exprimer; cependant, avec la curiosité de son âge, il suivait des yeux les mouvements de son ravisseur sur l'arbre voisin, ou bien il regardait distraitemment les noix de cocos tomber à grand bruit dans la flaque d'eau.

Richard était convaincu que son fils ne pouvait plus lui échapper. Avant que l'orang fût descendu du cocotier, Édouard allait se retrouver sous la protection de son père. Le colon haletant, fou de bonheur, tendit les mains vers lui, et comme l'enfant ne cessait de regarder la cime de l'arbre, il lui cria d'une voix éteinte :

« Édouard! mon cher petit Édouard!

— Massa Édouard! » cria Darius à son tour.

Cette fois l'enfant avait entendu; il retourna vivement la tête. En reconnaissant son père et le nègre qui accouraient, un sourire de joie ineffable s'épanouit sur ses lèvres. Il se leva précipitamment et se mit à courir au-devant d'eux en s'écriant :

« Ah! père, mon bon père, je savais bien que vous viendriez à mon secours! »

Mais ces clameurs imprudentes, ces mouvements irréfléchis avaient tout perdu. Comme le père et le fils étaient sur le point de se réunir dans une énergique étreinte, une espèce de fantôme velu se jeta entre eux en poussant une interjection rauque et gutturale.

Richard et Darius qui le suivait de près, furent renversés, malgré leur vigueur, et lancés à dix pas, comme par une catapulte, avant d'avoir pu se reconnaître. En même temps l'orang, car c'était lui qui venait de se laisser tomber du haut du cocotier, s'empara du pauvre enfant qui se débattait et se lamentait pitoyablement; puis, embrassant un tronc d'arbre voisin, il en atteignit le faite avec une rapidité incroyable et disparut de nouveau.

Un moment encore une voix de plus en plus faible et éloignée cria dans le feuillage :

« Père! au secours!... Mon père! mon père! »

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

RÉCITS HISTORIQUES.

ALEXANDRE LE GRAND A JÉRUSALEM.

Alexandre, dès qu'il eut emporté Tyr, marcha à Jérusalem dans le dessein d'aller punir les Juifs de n'avoir pas voulu se soumettre à lui. Dans un danger si pressant, Jaddus, le grand prêtre, qui gouvernait sous les Perses, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des prières publiques pour obtenir son secours, et lui offrit des sacrifices.

Dieu lui apparut en songe la nuit suivante et lui dit de faire répandre des fleurs dans la ville, de faire ouvrir toutes les portes, et d'aller, revêtu de ses habits pontificaux, avec tous les sacrificateurs aussi revêtus des leurs, et tous les autres vêtus de blanc, au-devant d'Alexandre, sans rien appréhender de ce prince, parce qu'il les protégerait. Cette auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit d'où l'on découvrait tout le plat pays, aussi bien que le temple et la ville de Jérusalem. Ayant appris que l'armée était proche, elle alla au-devant du roi. Les Juifs, s'étant rassemblés autour d'Alexandre, élevèrent leurs voix pour lui souhaiter toute sorte de prospérité. Alexandre fut frappé à la vue du souverain sacrificateur, qui portait sur la tiare et sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu était écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, et salua le grand prêtre avec une vénération religieuse.

La surprise de tous les assistants fut inexprimable : à peine en croyaient-ils le témoignage de leurs propres yeux.

Parménion surtout ne pouvait revenir de son étonnement.

« Lorsque j'étais encore à Macédoine, lui dit Alexandre, et que, l'esprit plein du grand dessein de la guerre contre la Perse, je délibérais par quel moyen je pourrais conquérir l'Asie, ce même homme, et avec les mêmes habits, m'apparut en songe, m'exhorta à ne rien craindre, me dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, et m'assura que son Dieu marcherait à la tête de mon armée et me ferait vaincre l'armée des Perses. »

Alexandre ajouta qu'il n'avait pas plus tôt aperçu ce prêtre, qu'il l'avait reconnu à son habit aussi bien qu'à sa taille, à son air et à son visage, pour la personne qui lui était apparue; qu'il ne pouvait douter que ce ne fût par les ordres et sous la conduite de Dieu qu'il avait entrepris cette guerre; qu'il se tenait assuré désormais de vaincre Darius et de détruire l'empire des Perses, et que c'était pour cela qu'il adorait ce Dieu en la personne de son prêtre. Alexandre, après avoir ainsi parlé à Parménion, embrassa le grand sacrificateur et les autres prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple et offrit des sacrifices à Dieu.

(Traduit du grec de JOSÈPHE.)

MOT DE TURENNE.

Un jeune homme faisait partie de ce qu'on appelait l'arrière-ban; arrivant un jour au camp du maréchal de Turenne, il se présenta à ce grand capitaine, et, après l'avoir salué, lui demanda où il mettrait ses chevaux. A cette question, tous ceux qui étaient là se mirent à rire de la manière la plus mortifiante pour le nouveau venu; mais le maréchal, prenant un ton sérieux, dit aux rieurs :

« C'est donc une chose bien étonnante qu'un homme qui n'est jamais venu à l'armée n'en connaisse pas les usages? N'y a-t-il pas bien de l'esprit à rire de lui parce qu'il ignore ce qu'il ne peut savoir, et ce qu'il saura aussi bien que vous au bout de huit jours? »

Turenne ordonna aussitôt à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce jeune homme et de lui donner tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin.

